

Martine Abdallah-Pretceille  
Association Bernard Gregory



**Résumé :** *Les représentations sociales constituent un filtre dans l'approche de l'altérité et de l'étrangeté. Plutôt que de s'appuyer sur elles pour apprendre à les dépasser, je vous propose de faire un détour, un détour notamment par la littérature. L'objectif est de tenter de démontrer comment l'espace de liberté et de création que constitue le texte littéraire est un espace de formation et d'apprentissage de la décentration et de dépassement du soi. Les liens entre littérature et représentations sont complexes. Ces dernières peuvent même être des pièges si on tend à les rendre monosémiques alors qu'elles sont, par essence, polysémiques et ouvertes à l'interprétation voire à la ré-interprétation à l'infini car fondées sur la dialectique entre le singulier et l'universalité.*

**Mots-clés :** *littérature, représentations, altérité, universalité, singularité, diversité*

**Resumo :** *As representações sociais constituem um filtro na abordagem da alteridade e da estrangeiridade. Mas do que nos apoiarmos nelas para aprender a superá-las, proponho aqui fazer um desvio, passando sobretudo pela literatura. O objetivo é tentar demonstrar como o espaço de liberdade e de criação que o texto literário encerra é um espaço de formação e de aprendizagem do descentramento e da superação de si. Os vínculos entre literatura e representações são complexos. Estas podem até se tornar armadilhas se tentarmos torná-las monossêmicas, na medida em que elas são, por excelência, polissêmicas e abertas à interpretação, até mesmo à re-interpretação ao infinito, pois fundam-se na dialética entre o singular e a universalidade.*

**Palavras-chave :** *literatura, representação, alteridade, universalidade, singularidade, diversidade.*

**Abstract :** *Social representations constitute a filter in the approach of the otherness and "strangeness". Rather than rely on them to learn to overcome them, I propose to you to make a detour, a particular detour by literature. The aim is to try to demonstrate how the area of freedom and creation that is the literary text is also an area of training and learning of the "decentration" and overcoming of the self. The links between literature and its representations are complex. These may even be traps should one tend to make said representations monosemic (i.e. to give them only one meaning) whereas they are, in essence, polysemic (i.e. of various meanings) and open to interpretation or even*

*to infinite re-interpretations because based on the dialectic between that which is singular and that which is universal.*

**Keywords :** *literature, representations, otherness, universality, singularity, diversity*

*« Le monologue exige l'autre. Grâce à l'autre, il est possible de s'exprimer. On ne retient souvent de l'autre que ce qui permet de poursuivre le monologue. Le vrai dialogue ne peut naître qu'entre deux étrangers. Chacun attend de l'autre ce qui l'éveillera à lui-même ». (Jarbes, 1989)*

## Plaidoyer pour la réintroduction du texte littéraire en classe de langue

Le primat de la dimension fonctionnelle du langage a engendré un enseignement défini essentiellement comme une instrumentation et une technicisation (y compris dans le domaine culturel) du langage et de la communication. La question de la finalité des apprentissages linguistiques et culturels est posée. Faut-il apprendre à connaître une ou des langues, une ou des cultures, une ou des littératures, ou faut-il chercher à comprendre l'autre, à communiquer avec lui à travers notamment sa langue, sa culture, son histoire, sa littérature ?

A travers la maîtrise d'une ou plusieurs langues, d'une ou plusieurs cultures, c'est la compréhension des usages du Monde qui est en jeu. Malgré l'incontestable effet de panache produit par l'élaboration de toutes les grammaires de comportements culturels, les dictionnaires relatifs au non-verbal, les tableaux synoptiques des comparaisons culturelles, la question de leur pertinence demeure car l'ensemble relève simplement d'un élargissement factuel des connaissances alors qu'il s'agit d'apprendre à comprendre, d'apprendre à analyser et à questionner.

A l'heure où les enjeux, pas uniquement symboliques d'ailleurs, imposent une loi d'airain au langage via toutes les formes de « *politically correct* », de « *langue de bois* » et d'intégrismes divers, la littérature constitue dans la classe de langue un espace de liberté et d'ouverture, alors qu'elle a été et est encore trop souvent perçue comme « *pas assez communicative* » !

Réduite parfois à n'être qu'un support d'apprentissage linguistique ou qu'une représentation de faits, de situations et de personnages présentés comme significatifs par rapport à une culture, le texte littéraire pourrait au contraire retrouver progressivement ses titres de noblesse comme vecteur d'une approche humaniste de la communication.

Je rejoindrai en ce sens Italo Calvino (1998 : 99) qui pense que « *la littérature est en mesure de créer des anticorps qui s'opposent au développement du fléau* », fléau défini par l'auteur comme une « *peste langagière qui se traduit par une moindre force cognitive et une moindre immédiateté, par un automatisme niveleur qui aligne l'expression sur les formules les plus générales, les plus anonymes, les plus abstraites, qui dilue le sens, qui émousse les pointes*

expressives, qui éteint toute étincelle jaillie de la rencontre des mots avec des circonstances inédites ».

La littérature n'est pas réservée aux littéraires et aux enseignants de littérature, ceux-ci n'en sont que les dépositaires et non les propriétaires. Chacun bénéficie, dans le domaine littéraire d'un droit d'inventaire, notamment les enseignants de langue.

Les sciences humaines et sociales ont pendant longtemps écarté la littérature de leurs investigations. Or le retour du sujet, la valeur accordée à l'étude des représentations, le recours à la compréhension, la reconnaissance de la pluralité des points de vue et d'une certaine forme de relativisme méthodologique constituent autant de raisons qui justifient le retour du texte littéraire comme témoignage de l'expérience individuelle et de l'apprentissage de l'altérité et du divers. L'imaginaire et la créativité ne représentent pas un obstacle plus insurmontable à l'analyse que les mécanismes de défense et de fuite mise en place par les observés et les interviewés dans le cadre des enquêtes sociologiques.

Plusieurs arguments plaident en faveur de la réintégration de la littérature dans les classes de langue dans une perspective d'un apprentissage de l'altérité au service d'un humanisme du divers qu'il s'agit de concevoir et de mettre en œuvre à travers des pratiques éducatives et sociales. La question est de savoir quelle expérience de l'altérité nous permet la littérature et comment il est possible de l'utiliser dans les classes de langue.

Le texte littéraire, production de l'imaginaire par excellence, est un genre inépuisable pour la rencontre de l'Autre : rencontre par procuration certes, mais rencontre tout de même. La littérature permet d'étudier l'homme dans sa complexité et sa variabilité. Elle permet d'explorer une pluralité de personnages, de situations. Elle est à la fois actualisation mais aussi anticipation de visions du monde et du genre humain. En ce sens, elle est un point d'appui pour l'étude des représentations à condition de ne pas rechercher une représentativité statistique et de tenter de saisir les faits et les situations à partir de leur profondeur à la fois subjective et universelle.

Selon Pétrone « le monde entier joue la comédie ». C'est donc sur le registre du masque et de l'apparence qu'il convient d'appréhender la question des représentations. Les individus échantent du sens et non pas seulement des signes que ces derniers soient linguistiques ou culturels. Les messages n'ont pas comme seule fonction l'information. D'autres enjeux, d'autres rapports se jouent. Il est même rare, selon P. Bourdieu (1982), que l'information soit le but ultime de l'échange langagier. La recherche de profit symbolique justifie souvent la communication. Les indices linguistiques et culturels, les représentations mutuelles deviennent alors des symptômes d'une relation et porteurs d'enjeux qu'il convient d'apprendre à décoder.

Les représentations ont une double dimension : ce sont des saisies cognitives du monde, mais ce sont aussi des mécanismes de défense et de justification d'attitudes et de comportements. Tout travail sur les représentations devrait

se faire à la fois sur les plans cognitif et psychosocial d'autant que les représentations ne sont jamais les reflets de la réalité mais une interprétation. Et cette interprétation est en même temps un élément interne, une condition de la production et de la reproduction des rapports sociaux.

La reconnaissance de la culture en didactique des langues, loin de s'inscrire dans une logique de transparence entraîne au contraire, l'irruption de la complexité et l'obligation d'analyse avant toute justification culturaliste. Apprendre à suspendre nos certitudes culturelles, tel est une de nos obligations.

### **La littérature comme réfraction de « L'universel-singulier »**

Le concept « d'universel-singulier », forgé par Hegel (1944), exprime la synthèse possible entre un individu, une particularité, une singularité et le principe d'universalité. Un « universel-singulier », c'est l'incarnation concrète de l'universalité dans une personne précise et vivante.

Sartre, a refondé l'universel-singulier en l'appliquant notamment à Flaubert (Sartre, 1972). Flaubert était d'une part Gustave, comme n'importe qui, comme tout le monde, mais il possédait en plus la particularité d'enfermer en lui (dans ses livres) l'universalité tout entière. Il était une sorte d'homme-monde et c'est pour cette raison que Sartre a décidé de l'appréhender sous l'angle de l'universel-singulier.

C'est sur ce type de concept que peut se construire une approche interculturelle car il permet de prendre en compte le fait que tout être est à la fois différent de moi et identique à moi.

La littérature incarne cette articulation entre l'universalité et la singularité. Les écrivains s'adressent à tout le monde et sont reçus différemment par chacun d'entre nous. Ils traduisent à la fois un vécu propre et une affectivité sans frontières. La littérature parle à chacun de nous et en même temps à tout le monde. Elle crée un espace d'authenticité partagée, un imaginaire contradictoire, à la fois commun et singulier. Elle s'adresse au lecteur en particulier comme un individu totalement incomparable et irréductible et à la fois comme être humain en général. La littérature partage d'ailleurs ce pouvoir avec les œuvres d'art.

La littérature, c'est l'humanité de l'homme, son espace personnel. Elle rend compte à la fois de la réalité et du rêve, du passé et du présent, du vécu et de l'imaginaire.

Pour la classe de langue, le texte littéraire est une chair linguistique vivante qui vit de l'imaginaire et qui malgré sa totale singularité est compréhensible à travers le temps et l'espace. Qu'est-ce qui fait demande Philippe Hamon (1982) que Balzac traduit reste Balzac, que Balzac au cinéma reste Balzac et que la littérature échappe à toute définition fermée.

Toute œuvre littéraire est, comme l'anthropologie, à la fois particulière et universelle. Particulière au sens où elle s'appuie sur des faits spécifiques, très souvent biographiques, qui font écho chez les lecteurs par leur caractère précisément universel, par leur pouvoir de signifier à travers une mise en situation singulière (dramatique, comique ou encore humoristique) des ressemblances

profondes. Ainsi, A. Breton qui découvre le Mexique en 1938 considérait que ce pays était l'expression même du surréalisme.

Le contexte romanesque enrachine et individualise des universaux. J.P. Sartre considère qu'il y a toujours une manière de «comprendre l'idiot, l'enfant, le primitif ou l'étranger, pourvu qu'on ait les renseignements suffisants. En ce sens, nous pouvons dire qu'il y a universalité de l'homme ; mais elle n'est pas donnée, elle est perpétuellement construite. Je construis l'universel en me choisissant. » (Sartre, 1970 : 70)

Pour l'écrivain, les items culturels (croyances, rites, symboles, etc.) ne sont que des prétextes à nourrir son imaginaire en transcendant la réalité. Les faits ne sont pas retenus pour eux-mêmes mais pour la charge affective, émotionnelle et/ou poétique qu'ils représentent ou qu'ils peuvent susciter. Ainsi, la fascination d'A. Artaud (1971) pour les civilisations précolombiennes lui sert de tremplin à une expression totalement personnelle en lui permettant d'habiller ses visions. En ce sens, la culture est prétexte au texte. Les textes littéraires ne sont pas de simples descriptions mais aussi des systèmes de réminiscence qui permettent de libérer les souvenirs et l'imaginaire.

Le roman n'est pas un témoignage. M. Kundera s'insurge contre ce préjugé. Il explique que dans *La vie est ailleurs* qui raconte l'histoire d'un jeune poète à l'époque du stalinisme le plus exacerbé, que le thème du livre n'est pas de faire découvrir le stalinisme mais au contraire que le thème du livre est «le lyrisme, le lyrisme révolutionnaire de la terreur communiste qui a jeté une lumière inattendue sur l'éternel penchant lyrique de l'homme. » (Kundera, 1993)

De fait, étudier les textes non pas seulement à travers le temps qui les a vus naître, mais à travers le temps qui les connaît, permet d'approcher l'idée d'universalité qui est constitutive d'une éducation humaniste.

### Littérature et apprentissage de l'altérité

Contrairement à la tradition universitaire qui cherche à construire des objets homogènes, stables et observables, la littérature, comme la vie d'ailleurs, est un mélange d'irrationnel et de rationnel, de vérité et de mensonge, d'imaginaire et de réalisme, d'idéologie et de pragmatisme, et c'est justement dans ces interstices que peut se glisser l'apprentissage du divers et de l'altérité. Les variations sont constitutives du réel et la diversité est, par nature, polycentrique alors que la différence est duelle et induit presque toujours des inégalités.

Le texte littéraire est un des modes d'accès à la compréhension du monde, c'est un des moyens d'investigation car il est lui-même écriture du monde. Miroir déformant certes, mais miroir quand même, il est un des révélateurs privilégiés pour coder et décoder le monde. La littérature permet de connaître des archétypes, des « idéaux », de faire l'expérience de l'altérité et de l'étrangéité. Dans la mesure où le texte littéraire n'est pas un « objet sacré », il peut être largement investi comme outil d'apprentissage car riches notamment en représentations et histoires de vie qui ne sont en fait que des formulations littéralisées des études de cas (largement étudiées en psychologie sociale).

Ce regain d'intérêt pour le vécu correspond aussi à la vogue des romans autobiographiques et historiques. La littérature constitue une source d'informations souvent irremplaçable, déjà largement utilisée par les historiens (Duby, Leroy-Ladurie, Chartier, Ariès, etc.) mais aussi de plus en plus par les anthropologues (Laplantine, etc.).

Le discours littéraire comme tous les discours d'ailleurs, véhicule des images, des représentations qu'il convient de disséquer, au même titre que celles recueillies par le biais de questionnaire ou de tests projectifs.

Le niveau microscopique, toujours difficile à sérier, est par excellence le registre du romancier. Avec la production littéraire s'ouvre donc une mine considérable de lieux d'observation et d'analyse d'autant que « le mode de connaissance littéraire met en évidence des significations voilées ou occultées, voire interdites dans une culture et libère le langage des conventions, des clichés et des stéréotypes (Laplantine, 1986 : 34) ».

Si toute connaissance est représentations, la littérature a sa place dans les discours sur l'homme. Certes, il ne s'agit que de représentations fictionnelles mais en réalité existe-t-il une différence de nature avec les autres représentations sociales ou psychologiques, individuelles ou collectives ? Ce qui compte, ce qui prime, ce sont les précautions d'analyse et d'interprétation.

Sans vouloir remettre en question l'intérêt des analyses textuelle et esthétique, sans oublier la gratuité du plaisir de lire, le texte littéraire peut être prétexte à une approche anthropologique, approche qu'il ne faut pas confondre avec une approche ethnographique. L'anthropologie s'intéresse à l'homme dans sa globalité et sa diversité selon le principe de variation. Elle correspond à une démarche qui consiste à partir du particulier pour construire une théorie de l'homme. L'ethnographie cherche à identifier les différences culturelles.

S'appuyer sur une analyse culturelle ne consiste pas à rechercher une vérité culturelle susceptible de produire des images, des représentations objectives supposées représenter la réalité, mais consiste à appréhender l'étrange familiarité de l'altérité. Que la rencontre avec autrui se fasse directement par contact, dialogue ou échange, ou par la médiation d'un support (film, article de presse, texte littéraire, etc.), la plus grande difficulté consiste à éviter d'ériger une représentation, portée par l'imagination de l'auteur, en une généralisation abusive.

Dans un texte littéraire, comme dans tout discours d'ailleurs, les allusions culturelles n'ont pas d'autonomie propre, elles ne prennent sens que dans un contexte. Le nominalisme et le culturalisme ne sont, en ce sens, que des maladies infantiles des études culturelles effectuées à partir des représentations. En substituant la réalité culturelle à sa représentation, le lecteur (ou le récepteur) s'inscrit dans une posture qui définit a priori une intentionnalité communicative en dehors même de son auteur.

La première dérive d'une utilisation des textes littéraires dans le cadre de l'enseignement des langues et des cultures serait d'opérer un amalgame entre le particulier du texte et le général de l'anthropologie, de se prêter à l'illusion

réaliste qui consiste à croire que la littérature est un simple reflet de la réalité. L'exemple emblématique de ce type d'erreur est la représentation de la mine et des mineurs à partir des textes de Zola. Il ne faut pas prendre au premier degré une production discursive et culturelle.

Il convient de se méfier de toute utilisation du texte littéraire comme témoignage ou description de la réalité. Charles Bonn notamment, a maintes fois dénoncé cette tentation de céder à l'illusion référentialiste et regretté, par exemple, que la littérature algérienne d'expression française ait été étudiée « essentiellement comme des documents sur leur société d'origine, ou comme des prises de positions politiques diverses. C'est-à-dire, dans les deux cas, comme un contenu » (Bonn, 1983 : 3). Le texte est alors traité, non pas comme un objet complexe et polysémique, mais uniquement au premier degré, oubliant que la dimension référentielle du texte n'est ni définie a priori, ni unique, mais au contraire plurielle. Le cliché culturel vient à la rescousse du cliché idéologique au nom d'une lecture unilatérale.

Au contraire, le roman est un excellent moyen de retrouver la diversité du quotidien, de vivre l'altérité à travers une fiction. C'est un prisme qui traduit la valeur exponentielle de la réalité. Pour M. Bataille, une des fonctions du roman est de « restituer la vérité multiple de la vie » (Bataille, 1994, apud Laplantine, 1986 : 37) définition même du roman inclut le principe de pluralité. Peu importe la distinction entre l'imaginaire et le réel, ce qui compte c'est de s'initier à la notion de point de vue, de décentration, d'empathie avec les personnages. Rappelons, à ce titre, que les rencontres de la vie courante ne permettent pas de rencontrer des individus dans leur vérité profonde mais bien des formes de théâtralisation, de mise en scène de chacun d'entre nous.

Il existe toujours entre la production et la réception une zone d'incertitude, « une nébuleuse discursive » (pour reprendre une expression d'Umberto Eco) qui est réduite en fonction de l'expérience des individus, de leur capacité de perception et d'évaluation des enjeux. Il n'y a pas de lecture ni d'écriture neutre, hors de toutes conditions socio-historiques qui interfèrent sur la nature et la forme du message. Le texte fonctionne comme une « structure ouverte », selon la formule d'U. Eco autant au niveau de l'écriture que de la lecture. Il est toujours en instance plurielle d'explication et d'interprétation. Or, il est intéressant de constater que très souvent, dès qu'il s'agit de culture, l'interprétation fait l'économie du contexte d'énonciation oubliant que le destinataire et le destinataire font des échanges constants. On ne peut que soutenir F. Affergan (1987 : 247) quand il affirme qu'un « discours sans pratique énonciative et sans référence circonscrite finit par ne parler de rien, mais, ce qui est plus grave en anthropologie, annule son propre objet, l'Autre. L'Autre est le corollaire asymétrique mais réciproque du sujet énonciateur ».

Mettre en œuvre un apprentissage de l'altérité et de la diversité repose en fait sur l'apprentissage de la lecture et de la capacité d'interprétation. L'œuvre littéraire est une œuvre ouverte autant dans l'écriture que dans la lecture. Loin des catégorisations et des classifications, elle permet donc d'appréhender l'Autre à travers ses variations et ses modulations.

L'expérience de l'altérité suppose de savoir lire, c'est-à-dire, pour M. Leiris (apud Sollers, 1994), de « vivre le monde, l'histoire et sa propre existence comme un déchiffrement permanent » et l'objet de la littérature est justement de nous apprendre à lire, c'est-à-dire à fabriquer sa propre liberté, qui est une conquête et non pas une donnée immédiate. En ce sens, la pratique de la littérature, la proximité et la familiarité avec l'œuvre littéraire ne consistent pas à chercher simplement à développer l'imaginaire, ni même à rechercher des informations, des indices susceptibles de porter une réalité tangible. C'est au contraire, l'occasion d'une formation à la vigilance en s'arrêtant sur les détails, les doubles sens, les implicites, etc.

### La littérature comme espace d'apprentissage de la distanciation

Le romancier est un médiateur, un initiateur qui favorise la décentration par le simple fait que son texte suggère des interrogations et des hypothèses. La distance que le texte littéraire entretient avec le lecteur est certes une distance créatrice mais c'est aussi une distance qui permet au lecteur de voir et de se voir en « oblique » favorisant ainsi une objectivation de soi et du monde.

Les écrivains ne cessent de dire sous des formes variées la même chose, de décrire les mêmes faits voire de dire et de se dire à eux-mêmes et aux autres, leur étrangeté et leur singularité. L'écriture est cette élucidation permanente et renouvelée de soi et de soi par rapport à autrui. C'est cette expérience réfractée à l'infini qui autorise une appréhension de l'universalité à travers une perception démultipliée des singularités. Dans cette quête, ce qui importe, c'est moins l'aboutissement que la démarche elle-même. Par rapport à une approche descriptive, statique et fermée du texte, on privilégiera l'approche interprétative, dynamique et ouverte.

Curieusement, face à un événement, face à une situation, les individus ont tendance à privilégier le registre des certitudes et des affirmations reléguant le doute alors que celui-ci est essentiel à toute interprétation, à toute analyse, à tout apprentissage. La fiction littéraire, justement par son statut de fiction impose au contraire une démarche de prudence et d'expectative. La polysémie du texte est propice à une formation à l'analyse polyphonique et polychrome qui constitue les points d'appui de toute re-connaissance d'autrui dans sa singularité et dans son universalité.

L'éducation à la décentration peut être illustrée par de nombreux romans que l'on ne peut tous citer, néanmoins, je me permettrai d'évoquer à titre indicatif seulement, *La vie mode d'emploi* de George Perec ainsi que *Les enfants de Sanchez* d'O. Lewis. On ne restera pas insensible au titre très évocateur de J. Cortázar, *Le Tour du jour en 80 mondes*, ainsi que *Marelle* de J.L.Borges, ou encore *Le Singe grammairien* d'Octavio Paz.

Ainsi, paradoxalement, les textes susceptibles de provoquer une distanciation par rapport à soi-même ou à autrui, ne sont pas nécessairement ceux qui sont fortement marqués par des références culturelles. On s'attachera, à mon avis, davantage aux textes inducteurs, aux « textes-prétextes ». Dans *Leçons*

*américaines*, Italo Calvino (1988) évoque un de ses ouvrages « Si par une nuit d'hiver un voyageur », et explique que son intention était « d'offrir l'essence du romanesque, concentrée en dix amorces de roman qui développent de manière très différente un thème commun, et agissent dans un cadre qu'elles déterminent autant qu'il les détermine lui-même. Fournir des échantillons de la multiplicité potentielle des récits possibles ». L'auteur poursuit en précisant que « ce même principe est à l'œuvre dans *Le château des destins croisés*, qui veut être une sorte de machine à multiplier les récits, à partir d'éléments figuratifs interprétables en divers sens, en l'occurrence un jeu de tarots ».

Dans un contexte d'internationalisation du quotidien, à l'heure des variations, des acculturations réciproques, seule une lecture ouverte permet de multiplier les perspectives et donc de développer une compétence pragmatique de décodage en fonction des points de vue et des enjeux. La modernité se caractérise par le métissage, les méandres, les parcours en chicane et les bricolages.

C'est en ce sens que l'on suivra encore une fois, M. Leiris qui considère que « pour exprimer les traits essentiels d'un pays, la poésie, le discours comme à bâtons rompus et le dessin tracé en toute liberté, sans intention naturaliste (et nous ajouterons, sans intention culturaliste), s'avèrent plus efficaces que la manière descriptive commune à la plupart des spécialistes du récit de voyage, genre certes attrayant, mais que son caractère de vue prise du dehors (sans même parler du trop tentant coup de pouce) rend bien souvent fallacieux » (Leiris, 1992 : 90).

Les regards croisés et multiples, le principe de l'ethnologie en retour sont autant de points d'appui de cette diversification des points de vue. On ne compte plus les analyses de presse, les ouvrages, les articles qui auscultent soi et les autres et, réciproquement. Ils constituent une base de données intarissable.

A titre d'exemple, je mentionnerai l'ouvrage de *La folle et le saint* de Catherine Clément et S. Kakar (1993) dans lequel les auteurs rapprochent deux biographies, celle « d'un saint hautement reconnu, objet de vénération collective » et celle « d'une pauvre délirante enfermée à la Salpêtrière ». C'est par un jeu de miroir que les auteurs analysent « ces jumeaux spirituels » qui évoluent dans des environnements radicalement différents mais qui connaissent des extases semblables et vivent des situations de marginalité sociales et mentales admises différemment en France et en Inde.

C'est le registre de l'identité et de l'exil que Nancy Huston et Leïla Sebbar (1986) échangent pendant deux ans des lettres en français. L'une vient du Canada, la seconde d'Algérie mais elles vivent toutes les deux à Paris. Elles disent et se disent leur exil, leur étrangeté qui interdit « la transparence » et qui protège contre l'intrusion de l'autre mais qui explique leur complicité.

Les imaginaires sont de plus en plus mêlés. Une analyse sur *Les Amériques latines en France* (Leenhardt, Kalfon et al., 1992) s'attache à faire fonctionner « le métier à tisser » dans l'autre sens, à savoir mettre en valeur ce que la France doit aux Amériques latines en contrant leur regard sur cet « effet de retour ».

Un travail sur les biographies « métissées » dans les parcours et/ou dans les productions littéraires permettrait la mise en relief une sociologie de la bigarrure qui est une des caractéristiques de la modernité au sens anthropologique du terme. A titre purement indicatif, nous pouvons mentionner quelques extraits significatifs de la problématique.

Mon père s'appelle Abraham et -comble d'ironie- s'est toujours fait appeler Adolphe pour se fondre dans la masse. Ma mère fut déclarée apatride pendant la Seconde Guerre mondiale. Notre patronyme déclenche toujours la même sempiternelle question quant à la prononciation et ses origines. En France, à chaque nouvelle rencontre, on m'affuble de toutes sortes de nationalités, hors la française et en Allemagne, j'ai appris que j'étais « typiquement française », tellement parisienne... (Andrée Chédid, *Fraternité de parole*) (Chédid, 1976 : 54)

L'ancien Secrétaire général de l'ONU, Boutros Boutros Ghali déclarait dans un hebdomadaire :

Mes parents me grondaient en français pour épargner mon amour propre devant les domestiques... On parlait en français entre amis, anglais au Guerigeh Club, arabe à l'office.... Sadate m'appelait Boutros quand il était de bonne humeur, Pierre quand il était fâché ou si quelque chose n'allait pas dans une négociation. (1993, *Le Nouvel Observateur*)

Le fait d'admettre que les représentations culturelles s'inscrivent dans un espace social et relationnel nécessite d'avoir recours à une science qui s'intéresse à la compréhension des processus et aux dynamiques. En effet, les références ne sont plus seulement celles du stable et de l'homogène mais du changement et du complexe. « *A l'imaginaire de l'identité racine-unique* » est substitué « *l'imaginaire de l'identité-relation* » qui conduit au « chaos monde » qu'Edouard Glissant (1993) définit comme le choc des cultures dont nous n'avons pas encore commencé à saisir ni le principe, ni l'économie. Plus que le métissage des cultures, c'est la culture du métissage qu'il convient de développer en s'appuyant non seulement sur l'œuvre d'Edouard Glissant mais aussi sur celle de Jacques Derrida (1972, *Marges*), de Jean-François Lyotard (1972, *L'Art des confins*), G. Durand (1980, *L'âme tigrée*) sans oublier *Le Tiers instruit* de Michel Serres (1991).

En conclusion, que ce soit au nom de l'expérience intime de l'étrangéité et de l'altérité, de la projection de visions personnelles ou collectives, de la volonté de sortir des risques d'enfermement liés aux descriptions ethnographiques, la littérature constitue une opportunité unique. Après avoir évacué l'imaginaire au nom de la scientificité, c'est au nom de la rigueur que l'imaginaire retrouve, par la médiation de la littérature, ses lettres de noblesse. Alors que la rigueur s'est desséchée au nom de l'objectivité, le sujet implose et ne peut être cerné « en toute rigueur » que si l'on fait appel à la fluidité de l'imaginaire.

## Références bibliographiques

- Affergan, F. 1987, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF.
- Artaud, Antoine. 1971, *Les Tarahumaras*, Paris, Gallimard.
- Bonn, Charles, Octobre-Décembre 1983, La lecture de la littérature algérienne par la gauche française, le « cas » de Boudjedra in *Peuples méditerranéens*, N° 25.
- Bourdieu, Pierre. 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- Calvino, Italo. 1998, *Leçons américaines. Aide-mémoire pour le prochain millénaire*, Paris, Gallimard (Ed or. 1988).
- Chedid, A. 1976, *Fraternité de parole*, Paris, Flammarion.
- Clément C., Kakar S. 1993, *La folle et le saint*, Paris, Seuil.
- Derrida, Jacques 1972, *Marges*, Paris, Ed de Minuit.
- Durand, G. 1980, *L'âme tigrée*, Paris, Denoël-Gonthier.
- Glissant, Edouard, le 4 novembre 1993, à Strasbourg, in *Conférence inaugurale du Carrefour des littératures européennes*, (*Le Monde*, 5 Novembre 1993).
- Hamon, Philippe. 1982, *Poétique*, Paris.
- Hegel, G.W. 1944, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier.
- Huston N., Sebbar L. 1986, *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*. Paris, Ed J'ai lu.
- Jabes, Edouard. 1989, *Un étranger avec, sous le bras, un livre de petit format*, Paris, Gallimard.
- Kundera, Milan. 24 Septembre 1993, *Le Monde*.
- Laplantine François. 1986, *Anthropologie de la maladie*, Paris, Payot, p. 34.
- Leenhardt Jacques, Kalfon P. et al. 1992, *Les Amériques latines en France*, Paris, La Découverte, Gallimard.
- Leiris, Michel. 1992, *Zebrage*, Paris, Gallimard, Folio Essais.
- Liotard, Jean-François. 1972, *L'Art des confins*, Paris, Ed Galilée.
- Sartre, J.P. 1970, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel.
- \_\_\_\_\_. 1972, *L'idiot de la famille*, Paris, Gallimard.
- Serres, Michel. 1991, *Le Tiers instruit*, Paris, François Bourin.
- Sollers, Philippe, 11 Février 1994, *Le Monde*.